

Jouissance et volupté

Marcelle Brisson

Numéro 43, hiver 1990

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16194ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brisson, M. (1990). Jouissance et volupté. *Moebius*, (43), 35–37.

JOUISSANCE ET VOLUPTÉ

Marcelle Brisson

Extrait d'un article, «Jouissance et joui-dire», paru dans la *Revue d'Esthétique* n° 11, 1986. Les ruses d'Eros.

À la fin d'un repas exquis au restaurant, alors qu'ils savouraient le café ou le digestif, souvent il lui disait : «Ne prends pas cet air jouissif, extasié... tu allumes le désir des hommes autour de nous!» «Mais, je ne les regarde même pas», lui répondait-elle, les yeux toujours un peu perdus dans l'infini de son plaisir. «Justement, c'est plus excitant... un feu couvant...» et comme elle ramenait ses yeux du lointain vers lui : «Ne prends pas cet air possessif.» Pour elle, ces propos étaient obscurs. Mais leur sens se révéla à l'expérience. Car une fois, deux fois, en des circonstances analogues, ils lui revinrent à la mémoire à travers sa rêverie : oui, des regards de feu étaient posés sur elle, et elle les aperçut. Elle rougit alors à son tour et prit un air affairé en fouillant dans son sac à main. Mais d'une fois à l'autre, elle oubliait le désir des autres et laissait ses plaisirs multiples s'inscrire en jouissance et transfigurer ses traits, à son insu.

*

Beaucoup plus tard, alors qu'elle participait à un séminaire sur la jouissance au féminin, ces scènes lui revinrent en mémoire et la laissèrent songeuse.

Que voulait dire au juste l'amant alors? Que pour des hommes, la jouissance des femmes est une, quelles que soient ses formes, qu'elle est éminemment sexuelle et génitale et surtout déclenchante : il est donc très indécent d'en arborer l'éclat dans un lieu public. Son air extasié à elle provoquait autant que les invites de la prostituée... et lorsqu'elle reportait ses yeux ravis sur lui, c'est comme si elle le montrait du doigt : voici le mec qui me fait jouir. Et eux d'imaginer : «Comment au juste : fait-il des jeux sous la table? ... Évoque-t-il la dernière scéance au lit? ou la prochaine? Que peuvent être ses ressources, ses promesses?» En tout cas, elle était déshabillée de son être propre et devenait une machine à susciter des fantasmes. Il n'y a rien à faire, la jouissance de la femme — fut-elle Thérèse d'Avila — renvoie nécessairement à l'homme : c'est lui qui l'a d'abord provoquée, et c'est pour son plaisir à lui qu'elle a lieu. Pas étonnant que l'amant voulût la préserver de ce langage prédateur comme d'un filet aux mailles serrées où elle étouffait rien qu'à l'évoquer. Mais aurait-elle pu s'en échapper seule?

Et elle, que dirait-elle de cette jouissance qui la métamorphose? Qu'elle était à la fois transport et dérive. Quelque chose qui procédait d'elle, certes — mais n'y avait-il pas toujours un objet, un autre pour la susciter? Oui, il en était ainsi : un envol dans l'autre, une fusion, une perte... heureuse car en même temps quelque chose persistait par delà l'union, qui s'illimitait en un monde dont elle avait peine à s'extraire. Ce pouvait être le monde de l'Amour ou peut-être un monde qu'elle ne pouvait que reconnaître Autre tant elle se sentait hors du quotidien, du banal, du conforme. Oui, elle vivait alors une expérience du tout Autre.

Cette jouissance était différente de ses plaisirs, mais pouvait les avoir comme source... ainsi des perceptions plus intenses du délectable : saveurs exquis, touchers et attouchements, baisers. Certes, l'amant était sans doute le ressort privilégié de ses extases, mais pas l'unique, et surtout pas

le passage obligé. C'était très bien ainsi : ça gardait un air de liberté à leur amour... tous deux échappaient à l'*Anankè*.

De cette liberté jouissive, elle faisait parfois une expérience presque limite dans une longue marche solitaire. Une errance infinie à travers les rues sinueuses et étroites d'un vieux quartier où on ne craint pas de tourner en rond. S'y perdre serait plutôt la règle du jeu. Peu importe la présence même agitée des autres qui s'évanouissent dans le flou des rêves. Elle est alors ramenée à plus loin qu'elle-même dans un Éden où tout est possible. L'autre, c'est alors le contour diffus de ce qui borde le parcours, comme un horizon à la fois proche et lointain, les bords du ventre de la mère peut-être, en qui nous vivons toujours malgré nos multiples naissances — c'est aussi l'aura de son être et son ombre, cet ange, qui surgit au détour du chemin et à qui elle murmure : voici donc la chair de ma chair et l'os de mes os. Ô douce folie. Dans un battement d'aile, l'ange disparaît mais son empreinte demeurera sur elle et elle poursuivra sa route sans fin... Icône rayonnante. Mais en elle se creuse une faim délicieuse : elle reconnaît qui l'apaise et la suscite à nouveau. Cet Autre, il est ici tout près, ou là plus loin. Peu importe, ô Narcisse. Eros vient à ta rencontre : ta Vie.